

La voie de l'amour

Ouverture :

...

En regardant notre vie à la lumière de l'Évangile,
nous pouvons ressentir combien nous avons besoin
que Dieu se souvienne de ses promesses.

Un psaume, les mots d'antan

Une prière d'aujourd'hui :

*Chanson, chanson encore et toujours
un chant nouveau rien que pour lui
merci pour ses œuvres étonnantes,
le salut par sa main droite
et son bras de sainteté
le secours – sa bonté
son amour – la foi*

*Un chant de toutes les terres
d'une extrémité à l'autre
cris, joie, allégresse et chansons
les mers aussi, avec leurs myriades d'innés
tout l'univers et même le métavers
et les fleuves et les montagnes
cascade d'applaudissements*

*Tous,
tous avec les mains et les pieds
tous les corps ensemble
des plus petites particules
aux plus grands astres célestes
devant lui dans la droiture
à l'unisson devant sa face*

[et moi
la bouche close ?
Non,
je veux aussi chanter ce chant nouveau !¹]

Jean 15, 1-11

La vraie vigne

[Lors de ses derniers entretiens avec ses disciples réunis autour de lui, Jésus leur dit :]

C'est moi qui suis la vraie vigne,

¹ Psaume 98, adaptation Bruneau Jousselein

et c'est mon Père qui est le vigneron.
Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit, il l'enlève ;
tout sarment qui porte du fruit,
il le purifie en le taillant, pour qu'il porte encore plus de fruit.

Vous, vous êtes déjà purs, à cause de la parole que je vous ai dite.
Demeurez en moi, comme moi en vous.
Tout comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit,
s'il ne demeure dans la vigne,
vous non plus, si vous ne demeurez en moi.

C'est moi qui suis la vigne ;
vous, vous êtes les sarments.
Celui qui demeure en moi, comme moi en lui,
celui-là porte beaucoup de fruit ;
hors de moi, en effet, vous ne pouvez rien faire.
Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors
comme le sarment et il se dessèche ;
on ramasse les sarments, on les jette au feu et ils brûlent.

Si vous demeurez en moi
et que mes paroles demeurent en vous,
demandez tout ce que vous voudrez, et cela vous arrivera.

Mon Père est glorifié en ceci :
que vous portiez beaucoup de fruit
et que vous soyez mes disciples.
Comme le Père m'a aimé, moi aussi, je vous ai aimés.
Demeurez dans mon amour.
Si vous gardez mes commandements,
vous demeurerez dans mon amour,
comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père
et je demeure dans son amour.

Je vous ai parlé ainsi pour que ma joie soit en vous
et que votre joie soit complète.

Depuis le dimanche de Pâques, les lectures d'évangiles faites lors de nos cultes sont consacrées à des récits d'apparition de Jésus ressuscité. Normal, me direz-vous, c'est le temps de Pâques, celui de la résurrection. Il est donc tout à fait logique de pratiquer ainsi. Sauf que, ce matin, nous avons fait comme un retour en arrière en lisant un texte d'avant même la mort de Jésus. Serait-ce qu'il n'y aurait pas suffisamment de ces récits pour nous permettre de couvrir les dimanches allant ainsi de Pâques à l'Ascension pour le moins, si ce n'est la Pentecôte ? Pendant 40 ou 50 jours – soit 6 ou 7 dimanches – cela ne me paraît pourtant pas si long que cela empêcherait une lecture suivie des épisodes bibliques d'après la résurrection. Si elle est ce que nous affirmons, à savoir le centre de la foi chrétienne, comment se fait-il que nous n'arrivions pas à tenir un cycle complet – de

Pâques à Pentecôte – en lisant et en méditant les passages bibliques qui sont consacrés à cet évènement et à ceux qui l'ont directement suivi ou qui lui sont rattachés ? Après tout, il y a 4 évangiles, et Paul y fait aussi référence dans ses épîtres. Alors, pourquoi ? Pourquoi ce retour aux discours d'adieu de Jésus à ses disciples, tels que rapportés dans l'évangile de Jean ? Bien entendu, ce sont-là des paroles essentielles et il nous faut les lire et les relire régulièrement. Mais nous l'avons déjà fait avant Pâques, en situation de préparation de la séparation d'avec Jésus. Nous avons lu des extraits de ce qui pourrait s'apparenter aux ultimes enseignements de Jésus, ses ultimes paroles avant de passer de ce monde au Père – suivant sa propre expression –, avant son élévation et sa mort sur la croix. Alors, pourquoi y revenir ? Parce que, comme pour les disciples, il faudrait nous disposer à une nouvelle séparation : après Vendredi saint, l'Ascension, la tristesse de la radicalité de la mort en moins. À condition que nous sachions véritablement le sens de cette ascension qui n'a certainement pas été une élévation à la manière des fusées d'aujourd'hui, décollant de la terre et s'éloignant dans le ciel. C'est effectivement ce qui a pu motiver le choix des commissions chargés d'établir les listes de péripécies bibliques lues au cours des célébrations dans la plupart des Églises à travers le monde. Toutefois, il y a le conscient et il y a l'inconscient.

Le conscient, c'est la thématique apparemment principale du passage de ce jour, à savoir les images de *la vigne*, du *vigneron* et des *sarments*. D'ailleurs beaucoup de traductions de la Bible donne comme titre à ce passage : « la vraie vigne » ; « Jésus, la vraie vigne ». La vigne est une image traditionnelle présente dès le Premier Testament. Elle y fait figure du peuple de Dieu qui, et c'est une constante, lui, est le vigneron. Mais dans l'évangile de Jean, il y a un renversement car la vigne n'est plus l'image du peuple de Dieu, mais de Jésus en personne. Par ailleurs, le texte, dans sa version originelle, commence par une autre affirmation : *Je suis*, dit Jésus. Il reprend ainsi et se l'attribue le nom de Dieu révélé à Moïse et qui, un peu plus tard, fera reculer et tomber la garde qui viendra l'arrêter². Avant toute autre parole, Jésus marque sa relation privilégiée avec celui qu'il désigne ici comme étant *le Père*. Il existe donc un lien plus qu'étroit entre Dieu/le Père/le vigneron et Jésus/le Fils/la vigne, lien d'unité et d'intimité exprimé par cette nomination. Qui plus est, Jésus est dit *la vigne, la véritable*. Ce lien fait de Jésus plus qu'un prophète et mieux qu'un messie, il est dans un lien de vraie filiation.

Les sarments, ce sont les disciples de Jésus, celles et ceux qui se rattachent à lui en son temps comme en tous les temps. Parmi ces sarments, il y en a qui portent des fruits et d'autres non. Ces derniers, le Vigneron les enlève. Comprenez qu'il les sépare des autres, qu'il les coupe de la Vigne véritable. Ils finissent par devenir une secte... puisque c'est bien le sens du verbe grec utilisé là – *αἵρεσις* – qui a même donné en français « l'hérésie ». Parmi les sarments, il y en a qui ne donnent pas de fruits ou des fruits amères, acides, au jus qui ne peut être accepté par le Vigneron/Dieu qui les rejette parce qu'ils sont eux-mêmes dans une démarche sectaire, se prétendant les seuls purs. Seulement, la pureté ne s'auto-décrite pas. Aucun sarment, aucun croyant ou aucune croyante ne peut se dire pur.e quant à la foi de lui-même ou d'elle-même. La pureté se reçoit. Tout sarment qui porte du fruit, le vigneron le soigne, le taille si nécessaire, le dirige, le redresse, le purifie. Jeu de mot de l'évangéliste puisque le verbe, ici, est presque semblable au précédent – *καθαίρω*. À nouveau un geste du Vigneron/Dieu, mais cette fois-ci non pour le rejet, mais pour l'accueil, voie de la purification.

Mais comment s'opère cette purification ? Tout simplement par l'écoute de la parole. La parole est le sang de la vigne. Elle en est la sève qui circule en elle et s'en va irriguer,

² Jean 18

nourrir les sarments afin qu'ils donnent de beaux fruits. Dans le Prologue de l'évangile, la Parole est personnifiée, c'est Jésus lui-même. Dès le commencement, il était tourné vers Dieu, il est Dieu. À nouveau ce lien d'intimité très profonde. Cette fois-ci, par la Parole/sève, l'intimité entre le Vigneron et sa Vigne véritable, entre le Père et le Fils, entre Dieu et Jésus, s'en vient jusqu'aux sarments et devient communion entre le Vigneron, la Vigne et les sarments.

Le lien d'intimité qui fait œuvre de liaison est exprimé dans ces quelques onze versets par une simple préposition qui, étrangement, n'apparaît directement ni avant ni après et pose donc des limites de sens. Préposition qui devient ainsi le terme essentiel de ce passage. Peut-être l'avez-vous repérée à l'écoute – encore que les traductions ne rendent pas toujours ses occurrences de la même façon ? Il s'agit de la préposition *εν*, en grec, rendue par « en » ou par « dans » en français. Au sujet du deuxième verset, un commentateur écrit : *L'accent de la phrase ne se trouve pas mis sur le terme « porter du fruit », mais sur le « en moi ». Cet « en moi » revient jusqu'à cinq fois dans la section – pour nous, c'est jusqu'à quinze fois puisque notre passage est plus large que celui de son commentaire*³.

Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit...

Demeurez en moi... comme moi en vous...

Le sarment, pour porter du fruit, doit demeurer en la vigne...

De même si vous demeurez en moi...

Celui qui demeure en moi et moi en lui...

Si quelqu'un ne demeure pas en moi ...

Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous – voici la sève nourrissante qui circule de la vigne aux sarments puisqu'elle est issue du Père/Vigneron.

En tout ceci est glorifié le Père.

Et enfin, la conclusion qui définit ce lien, cet « en » :

Demeurez en mon amour – par deux fois – comme je demeure en l'amour du Père.

Là est donnée la plus haute et la plus profonde des définitions de ce qu'est ou de ce que devrait être une religion : un lien d'amour. Tous ceux et toutes celles qui osent s'affirmer pur.e.s, se séparant des autres en les rejetant, en les traitant d'hérétiques, d'infidèles ou de tout autre nom, ne sont pas dans l'amour les uns des autres, ni dans celui de Dieu ni dans celui du prochain, et ne sont donc pas en vérité dans le vrai lien de l'amour. Ils, elles ne peuvent donc pas en témoigner dans ce monde et leurs fruits ne peuvent être authentiques. Ils, elles sont dans l'exact inverse du lien d'amour. Ils, elles sont dans l'exclusion et non dans l'inclusion. Pour elles, pour eux, le dernier verset de ce passage, son épilogue, son dénouement ne s'applique pas : *Je vous ai parlé ainsi pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit totale* – de cette totalité qui est une plénitude, une complétude, une joie à laquelle rien ne peut être ajouté. Elle a tout, elle est tout. Une joie parfaite...

Comment Jésus qui va mourir peut-il parler ainsi de la joie ? Parce que, justement, il est dans le lien de l'amour qui relie à Dieu et aux siens, les siens de ce moment, et les siens de notre moment à nous, moment du lien d'amour qui est éternité – transcendance du temps qui passe, temps de Vie bien au-delà de la mort, terre de jeu de l'inconscient.

Alors, effectivement, nous faisons bien de lire ou de relire – donc de nous relier puisque c'en est l'anagramme – un tel passage dans le temps de la résurrection. Pas seulement parce que l'Ascension va venir, mais simplement pour nous rappeler ce lien

³ Henri van den Bussche in *Jean ; commentaire de l'évangile spirituel* ; éd. Desclée De Brouwer

d'amour qui devrait toujours circuler en nous et entre nous comme sève en la vigne. Notre joie sera en plénitude, quels que soient les temps de notre vie.

Écoutons ce qu'une mystique du Moyen-Âge, Hadewijch d'Anvers, a écrit de ce lien d'Amour :

*Qui prend le sentier d'amour,
fidèlement qu'il s'adonne
à toute œuvre de bonté ;
pour l'honneur du seul Amour,
qu'il serve, et toute sa vie
prise haut son choix sublime.
D'Amour même il recevra
toute force qu'il lui manque, et le fruit de son désir.
Car Amour jamais ne peut se refuser à qui l'aime :
Il donne plus qu'on n'attend
et qu'il ne fit espérer⁴.*

Musique

Envoi & bénédiction

Pour finir, en guise d'envoi, donc d'ouverture, quelques mots parmi ceux du journal de Etty Hillesum :

Je veux d'abord être présente au milieu des conflits et parmi ceux qui souffrent. Alors j'aurai peut-être le droit de parler ? Cette intuition ne cesse de surgir en moi et de me réchauffer le cœur, même après les moments les plus difficiles à vivre : la vie est pourtant si belle ! C'est un sentiment inexplicable. Apparemment, rien ne la justifie dans la réalité où nous vivons. Mais il y a tout de même d'autres réalités que celles dont parlent les journaux, ou dont il est question dans les conversations haletantes de gens terrorisés. Il y a aussi la réalité du petit cyclamen rose, et de cet immense horizon que l'on peut toujours découvrir derrière les rumeurs et la confusion de ce temps. Donne-moi une seule ligne de poésie par jour, mon Dieu, et si parfois je ne peux l'écrire parce que je n'ai plus de papier ni de lumière, je la réciterai tout doucement le soir, les yeux levés vers le grand ciel.

Musique

Bruneau Jousellin, pasteur

⁴ Hadewijch d'Anvers ; Strofisch Gedicht VI ; in *Lumières du Nord ; Mystique et Humanisme* ; Frère Rémy Valléjo ; Éditions du Centre lesdominicains